

Négation et récits à présentation autobiographique

publié dans : Agnès Fontvieille-Cordani et Nicolas Laurent (éds) : *La Négation à l'œuvre dans les textes, Classiques Garnier (2023)*, Colloque de Cerisy, juillet 2019.

Claude Muller (Université Bordeaux Montaigne)

Introduction

Il y a beaucoup de façons d'aborder la négation. Elle est présente dans les opérations mentales qui mettent en œuvre la négation, dans tout ce que nous percevons et pensons dans la langue: *Omnis determinatio est negatio*, selon Spinoza (lettre¹ du 2 juin 1674). En ce sens, toute prédication procède par choix, donc par élimination. L'utilisation d'une marque concrète de négation (*ne* et *pas*, ou *non*, et les mots négatifs liés à la quantité, aux personnes, au non-humain, au temps, soit respectivement *aucun*, *personne*, *rien*, *jamais*) réalise autre chose : la mise en évidence de ce sur quoi porte le mot négatif, donc d'une inadéquation dans la prédication, pour rejeter un propos ou une opinion, ou simplement, en utilisant la négation comme outil prédicatif, pour construire un autre sens. La négation grammaticale se distingue de la plupart des mots du lexique par une propriété singulière : elle n'a pas de sens propre², elle a une valeur opératoire, celle de rejeter la véracité ou l'appropriation de ce sur quoi elle porte. Valeur opératoire, mais pas directement illocutoire : la négation n'est pas un « acte de langage », mais plus précisément un « jugement »³ au sens du logicien Frege, une appréciation à valeur de rejet par son énonciateur de l'adéquation d'un prédicat ou d'un enchaînement de prédicats (contenu lexical plus ou moins vaste, du morphème à l'énoncé), combinable avec les principales modalités illocutoires, assertion ou question. C'est même comme l'avait déjà noté, bien avant les pragmaticiens, le philosophe Henri Bergson en 1907, un « jugement sur un jugement », une appréciation seconde en quelque sorte : il y a asymétrie de ce point de vue entre jugement affirmatif, immédiat, et jugement négatif, second. L'énoncé négatif fait apparaître en filigrane sa contrepartie affirmative, que ce soit un énoncé réel, ou un présupposé attribué à l'interlocuteur : la négation rend l'énoncé « polyphonique » (Ducrot, 1984). Il s'agit toujours de ce qui, dans l'énoncé, figure dans la portée de la négation. La notion de portée de la négation est fondamentale, il convient de la définir en prenant en compte la hiérarchie prédicative de l'énoncé (cf. Muller 1991, ch. III) : tout ce qui s'interprète comme dépendant du mot négatif. Cette notion définit un domaine variable, plutôt qu'un ou des constituants : par exemple, le négatif (*ne*) *personne* a une portée qui englobe le verbe auquel est préfixé *ne*, portée non limitée au terme « personne » (positif : « quelque personne que ce soit ») qui est dans sa portée immédiate. La portée peut inclure le sujet (dans « Paul n'a vu personne »), un complément (« Personne n'a vu qui que ce soit ») ou à l'inverse exclure le sujet (« Quelqu'un n'a vu personne ») ou un complément (« On n'a pas vu quelqu'un » au sens « Il y a quelqu'un qu'on n'a pas vu »⁴). Il faut donc, pour établir ces relations de portée, prendre en compte ce qui est prédicatif dans l'énoncé : les verbes, les nominaux indéfinis, les adverbes pour l'essentiel, en tenant compte des paraphrases mettant en évidence, comme ci-dessus, ces relations hiérarchiques.

¹ « Toute détermination est négation », réflexion très souvent citée dans les études sur la négation, cf. Horn, 2001.

² Wittgenstein, 1961 : § 4.0621 : « ...au signe « ~ » rien ne répond dans la réalité. Que la négation intervienne dans une proposition ne caractérise pas son sens pour autant (~ ~ p = p). »

³ Pour cette analyse, cf. Muller 1991, 1992, 2016. Sur la négation en général, d'un point de vue linguistique, cf. Horn 2001.

⁴ Dans « Personne n'a vu quelqu'un », il y a deux possibilités, soit *quelqu'un* est dans la portée de la négation (sens : *qui que ce soit*), soit il est spécifique : « il y a quelqu'un que personne n'a vu ». La portée dépend souvent du contexte.

Le contenu affirmatif peut se limiter à un prédicat lexical ou du contenu morphémique, ce qui exclut le verbe : dans ce cas, la possibilité d'une interprétation comme négation tient à la lecture possible ou non du positif rejeté : *impossible* est négatif parce qu'on y lit *possible*, il en va de même pour *malheureux* ; pour *petit*, l'antonymie d'avec *grand* est également asymétrique, parce que le vocable neutre, qui a trait à l'évaluation, est toujours celui de la *grandeur* d'un objet. Ce type d'opposition mis en évidence dans de nombreux travaux de sémantique (Givón 1978) montre les fondements perceptifs très profonds de la négation, probablement au-delà du langage articulé : le négatif est toujours lié à ce qui est dans un domaine gradable le moins facile à percevoir, à ce qui est surprenant, inhabituel, inattendu, discordant, désagréable, désordonné. Dans la négation lexicale, l'interprétation négative de l'énoncé au-delà du mot n'est pas assurée : elle ne tient en effet qu'à la possibilité d'une inférence négative plus grande, ce qui dépend du contexte : « Il est petit » peut être, ou non, dit pour signifier « il n'est pas grand ».

Cela ne veut pas dire non plus que la négation soit systématiquement associée à du « négatif » au sens « de peu de valeur, défavorable » : à côté des termes connotés défavorablement, on trouve aussi *immortel*, *incomparable*, *inouï*, mots négatifs, ici aussi parce que ce sont des propriétés inhabituelles, donc moins perceptibles. Mais il y a massivement, et indépendamment des langues, un lien connotatif associant la négation à une interprétation défavorable, qui est reflétée par les connotations de « négatif » : la négation, c'est le refus, le rejet, attitudes souvent jugées antisociales, c'est l'inversion des valeurs, le mal (le démon du *Faust* de Goethe, Méphistophélès, se présente comme « l'esprit qui toujours nie »). Dans *die Verneigung* (1925), Freud lie la négation à la pulsion de destruction. Il y a même une forme psychiatrique répertoriée de psychose, le « délire de négations » (Ey, 1950) qui correspond à ce que Freud (op. cit.) qualifie de « plaisir de nier », où la négation s'attaque aux présupposés formant la base non discutable du réel, rejetés en bloc et sans aucune vraisemblance :

...il n'est rien que ces malades ne puissent nier. C'est ainsi qu'une de nos mélancoliques prétendait n'avoir plus de nom, ses parents n'étaient plus ses parents, tout le monde est mort, la terre ne produit plus rien, il n'y a plus personne sur terre, (...) plus d'étoiles, plus d'arbres, plus de printemps, plus d'hiver, plus de saisons.(...). Des jours ? Il n'y en a plus. Plus d'années, plus de siècles ; il n'y a rien, il n'y a plus qu'elle qui existe. (Ey, 1950, p.429)

Les réflexions de Freud sur le « plaisir de nier », comme ces formes extrêmes d'emploi, doivent nous inciter à explorer les motivations qui conduisent à l'emploi textuel de formes négatives, au-delà des emplois courants et prosaïques. Comme la négation n'a pas de sens par elle-même, l'essentiel du sens est dans son soubassement affirmatif. La pertinence d'emploi de la phrase négative suppose donc que cette base affirmative a, pour les interlocuteurs, une possibilité d'être vraie. Si quelqu'un proclame : « Je ne suis coupable de rien », c'est qu'on le soupçonne de quelque chose, à tort ou à raison. Sans prise en compte de la pertinence, et pour quiconque, une infinité de phrases négatives sont à chaque instant logiquement vraies et totalement vides de sens⁵ : si je suis en train de nager dans la piscine, je ne suis pas au même instant en train de courir un 100m ou de dévaliser une banque. C'est ainsi que Freud, à qui une patiente s'empressait de dire, à propos d'un rêve qu'elle rapportait, qu'il ne s'agissait pas de sa mère, en a déduit qu'il s'agissait bien de celle-ci : la dénégation, non motivée, valait aveu.

⁵ C'est Wittgenstein, 1961, 1969 qui a le mieux mis en évidence ce paradoxe des phrases négatives, à la fois logiquement vraies et inconsistantes, absentes de la conscience. Voir aussi Moeschler 1991.

Sur un autre plan, sociétal, la négation est également à interpréter, à partir du soubassement affirmatif, en fonction de la motivation du ou des locuteurs. La négation peut être aussi bien le refus héroïque de se soumettre que le désir de cacher une vérité gênante. La morale politique a ainsi créé à partir de « négation » le terme « négationnisme » pour qualifier le déni de reconnaissance d'un génocide. Il y a une puissance de l'acte de nier, parce que la négation joue sur un mécanisme essentiel de la vie sociale, la vérité et sa reconnaissance. Par la négation, le locuteur peut tenter de falsifier une vérité qui le gêne, d'en amoindrir à tout le moins la portée, comme on le voit tous les jours à l'époque des *fake news*. Plus sournoisement, comme on en verra quelques exemples, ce « négationnisme » ou plus banalement, ce mécanisme de dénégation d'une vérité sociale gênante s'exerce de manière détournée : c'est alors un ensemble de traits sémantiques accumulés qui signifient, sans négation explicite, « tout cela n'est pas vrai ». La négation, explicite ou implicite, vise à la transmission d'une « croyance ». Comme l'affirmation, sa valeur illocutoire engage son énonciateur, et donc la fiabilité de celui-ci en tant que transmetteur du vrai.

Dans ce qui suit, on s'est attaché à examiner la négation dans des récits autobiographiques. Dans le récit à la première personne, il y a la confrontation d'un « je » d'autrefois à un « je » actuel, qui voit à distance ce qu'a été son passé. Dans le récit de sa jeunesse, Stendhal a cette phrase étonnante :

Si jamais je revois cette femme d'esprit, il faut que je la presse de questions pour qu'elle me dise ce que j'étais alors. En vérité je l'ignore. (Stendhal, *Vie de Henri Brulard*, Folio, 1973, p. 378)

Les négations avec « je » pour sujet sont alors doublement subjectives : celles d'un individu particulier, et aussi celles d'un « je » d'autrefois que le narrateur actuel ne reconnaît pas toujours ; négations doublement marquées, par la subjectivité et le temps qui s'est écoulé. S'agissant de textes à vocation littéraire, qu'il s'agisse d'un roman présenté comme autobiographie (le texte de Mauriac qu'on va examiner) ou d'un récit masquant ses protagonistes (Antoine Compagnon), ou encore de véritables autobiographies, proches parfois du journal, la négation, même si elle est d'abord motivée par le récit, la vérité en jeu, les attitudes de rejet, de refus, le regret, l'absence ou le manque, en somme par tout ce que la négation peut véhiculer de « négatif »⁶, peut aussi être l'objet d'un choix poétique qui tient à l'expressivité, à la vibration particulière que certains mots négatifs peuvent faire ressentir. Ainsi, les négatifs comme *personne, rien, jamais, plus* soulignent, chacun sur son domaine, personne, choses, temps, ou encore terme d'un processus (*plus*), l'extensité à l'infini, non bornée, de la négation.

On a choisi, pour illustrer ce choix, quatre textes très différents : deux récits d'adolescence, très différents l'un de l'autre par leur tonalité, l'époque de leur écriture, et deux livres de mémoires.

1. La négation dans *Un adolescent d'autrefois* de François Mauriac.

Ce texte, roman présenté comme un récit autobiographique, se déroule sur 5 années (1902-1907) et décrit la période des 17 à 22 ans du héros et narrateur, Alain Gajac. C'est un récit de passage à l'âge adulte d'un adolescent bordelais issu d'une famille riche et

⁶ On s'est limité à l'étude des négations lexicalisées ou déductibles du lexique et du contexte, en excluant l'idée de « négatif » comme notion absente, ou en creux, telle que l'envisage Jean-Louis Cabanès (dans *Le négatif : essai sur la représentation littéraire au 19e siècle*, Garnier, 2011). On trouve aussi dans Forest (1992) des réflexions sur l'usage de la négation dans des textes littéraires.

catholique, entre les dernières années de collège et la vie étudiante. Sa mère est plus intéressée, croit-il, par ses hectares de forêt dans les Landes que par lui et souhaite qu'il épouse Jeannette, l'héritière encore enfant d'un grand domaine forestier voisin du leur, fillette qu'il surnomme par dérision « le Pou ». Alain devenu étudiant rencontre une jeune femme, Marie, employée dans une librairie de Bordeaux. Ils se lient intimement et il envisage de l'épouser bien qu'elle soit plus âgée que lui et qu'elle ait, comme le dit le récit, « un passé »; c'est aussi en partie pour faire échec aux projets de sa mère. Il se fâche avec elle cependant, sur un propos qu'elle aurait tenu à sa mère : partager les bénéfices de la forêt avec les métayers. Cependant, lors d'une promenade en forêt, il observe par hasard Jeannette (« le Pou ») au bain, devenue une adolescente qui le charme. Elle s'aperçoit de sa présence et se sauve : elle sera violée et assassinée par un journaliste. Il découvre alors que la fillette devenue adolescente était aimée de sa mère, aimée d'elle plus que lui-même, qu'elle l'aimait également, et que le projet familial n'était pas, ou pas seulement, basé sur le désir de sa mère d'accroître le domaine familial. Sa mère lui fait comprendre qu'il est d'une certaine façon responsable de cette mort. Il quitte la région, après cette expérience, pour devenir écrivain et faire carrière à Paris, riche de ce capital de son adolescence, avec le but de transformer toute cette histoire en un « livre broché à trois francs ».

Le dispositif littéraire est assez complexe : le narrateur rédige des cahiers, cette rédaction couvrant quatre phases, la première à l'âge de 17 ans, avec un long retour en arrière (à l'âge de 14 ans), puis une suite à l'âge de 19 ans, allant jusqu'à la mort de son frère (chapitres 2 et 3). Un nouveau cahier est commencé à 21 ans, racontant la liaison avec Marie ; ce cahier est rouvert après deux mois, (milieu de chapitre 10) et rapporte à la fois la rupture avec Marie et la mort violente de Jeannette (« le Pou ») ; ce cahier se poursuit enfin à Paris, où le narrateur s'est installé (dernières pages du chapitre final, le 13). Ces décalages, ce récit qui s'écrit à des âges différents, donne une grande importance au point de vue du narrateur et à ses variations dans le temps.

La négation ouvre le récit :

Je ne suis pas un garçon comme les autres. (Alain Gajac, narrateur) (35)

C'est la première phrase du livre, et elle annonce assez nettement son contenu, non sans ambiguïté. Il ne s'agit pas seulement de décrire pour son personnage principal la période de l'adolescence où l'individu se cherche, se croit différent, ou incompris. Cette altérité, c'est à la fois celle d'un garçon qui « trouve tout le monde bête », (réflexion de la mère du jeune Mauriac à son propos, telle que rapportée dans les *Nouveaux Mémoires intérieurs* -note de F. Durand p. 215), mais aussi celle de quelqu'un qui ne se sent pas nécessairement supérieur aux autres :

A la maison, je me trouve seul intelligent, il est vrai, mais je sais que je ne sais rien parce qu'on ne m'a rien appris. (35)

Il ne sait quelle sera sa place dans le monde à venir :

Je ne sais pas ce que je suis (36)

Et surtout, élevé dans un univers de foi chrétienne assez rigoriste, il rejette non la croyance, mais la religion qui la ritualise, en formules vigoureuses :

Je sais bien que tout ce que prêche M. le Doyen, que tout ce que croit ma mère, ne colle pas à ce qui existe réellement. Je sais bien qu'ils n'ont aucun sens de la justice. J'exècre la religion qu'ils pratiquent. (36)

C'est surtout sur les projets de sa mère à son égard que se fixe et se concentre sa recherche de vérité :

...cette vérité (...) que je cherche avec une passion qui m'effraie, non à cause de moi mais parce que c'est de maman qu'il s'agit, et que je la démasque lentement et qu'à mesure que je découvre sa vraie figure elle me fait peur. (91)

La négation, comme son pendant affirmatif, dépend donc pour la vérité qu'elle exprime du regard particulier de son énonciateur. Tout l'art de Mauriac⁷ va consister à faire assumer au narrateur des vues que l'évolution du récit va contredire. La négation parenthétique ci-dessus *non à cause de moi* est, comme souvent, comme l'a montré Freud⁸, lourde du sens de son présupposé nié : c'est d'évidence surtout à cause de lui que la vérité qui va se faire jour peut l'effrayer.

En effet, le récit qu'il s'est construit : la passion exclusive de sa mère pour « les propriétés », le projet de mariage arrangé avec une orpheline, héritière d'un vaste domaine, « une affreuse petite fille de dix ans » (89), s'il se révèle exact, n'est pas tout à fait basé sur la recherche de l'intérêt.

Ce récit est aussi celui d'une éducation sentimentale. La rencontre avec Marie, plus âgée, ouvre au narrateur la possibilité d'échapper aux plans de sa mère. C'est aussi la découverte de l'amour physique. Relation curieuse, déséquilibrée, passive, d'un adolescent avec une femme mûre. La négation apparaît encore dans la description du changement que cet amour provoque en lui, la mue en homme adulte, une sorte de libération :

Je ne ressemblais plus à un ange mais à un garçon qu'une fille aimait. (107)

L'« ange », c'est ainsi que le désigne Marie au début de leur histoire, est devenu un homme, persuadé d'échapper à sa mère :

Cette fois elle ne gagnerait pas. Maman ne gagnerait plus jamais. (128)

L'unique nuit d'amour avec Marie, dans la propriété familiale, à l'insu de sa mère absente, est accompagnée de négations qui balayent en quelque sorte à la fois le carcan des conventions et hypocrisies familiales, et les soupçons du narrateur sur les intentions de sa compagne :

Le plus étrange était qu'à ce moment-là rien ne subsistait de mes soupçons. Cette évidence qu'elle m'avait amené, non peut-être par ruse et assurément par amour, mais enfin qu'elle m'avait amené à cette promesse solennelle de me lier à elle pour toujours, ne tenait pas contre la révélation de cette nuit. Il n'y a pas de mensonge dans le bonheur que deux êtres se donnent. Cela du moins est vrai et l'était pour moi plus que pour un autre garçon de mon âge, puisque Marie m'avait guéri, m'avait délivré de je ne savais quel interdit. Peut-être pour un moment ? Mais non ! Pour toujours ! Pour toujours ! (141)

On notera que cet hymne à l'amour physique, rare chez Mauriac, plus enclin à parler de « chiennerie » à ce sujet (P.176), est construit avec des phrases négatives: la négation n'a ici aucune connotation négative, elle fait naître une emphase, une sorte de vibration, exprimant la délivrance, la guérison, contre l'interdit sexuel.

L'emphase de la fin de ce passage, le débat intérieur sur la solidité du sentiment, ou plus exactement de la « révélation », puisqu'il s'agit encore et toujours de chercher le vrai, va vite laisser place au retour des supposées intrigues maternelles. La jeune femme, plus lucide que le narrateur, sait aussi dès la première nuit partagée que leur idylle serait de courte durée. Les négations marquent cette différence de perception :

Je m'étais endormi. Je fus réveillé par un sanglot. Je la pris dans mes bras : pourquoi pleurait-elle ? Je ne compris pas d'abord ce qu'elle répétait à voix basse : « Plus jamais ! plus jamais ! » (141)

⁷ S. Simonnet, dans le dossier faisant suite au récit de l'édition Folio (p. 244), rapporte ce propos de Mauriac sur son roman : « S'il n'y a qu'une idée, c'est de montrer à quel point on peut se tromper sur les êtres. » (*Le Monde*, 15 mars 1969)

⁸ Freud, *Die Verneinung*, 1925.

– Mais non, Marie : pour toujours et à jamais.
Elle protesta : « Tu ne sais pas ce que tu dis. »

Le narrateur est de fait sans prise sur la situation, prisonnier de sa caste bourgeoise, au-delà du sentiment abstrait de l'injustice sociale. Il se brouille ainsi avec Marie, lorsqu'elle prétend avoir dit à la mère d'Alain que leur couple partagerait avec les métayers les revenus des plantations de pins :

– Non ! mais de quoi te mêles-tu ?

– Ah ! cria-t-elle furieuse, c'est aussi fort que le « qui te l'a dit » d'Hermione ! Je me demande si c'est l'offense faite à ta mère qui t'indigne, ou si ce n'est pas plutôt cette invention de partager avec les métayers les coupes de pin, – si ce n'est pas à cause de cet os que j'ai fait semblant de t'enlever, que tu montres tes crocs tout à coup. (170)

Evidemment, c'est la négation dans l'interrogation indirecte qui indique la bonne hypothèse (cf. Muller 1994) : l'utilisation de la négation, dans un énoncé interrogatif, oriente vers le positif comme plausible. La discussion se termine par cette phrase négative, véritable gifle verbale au jeune homme :

– En tout cas, ce que tu ne sauras jamais faire, je le crains, c'est de prendre une femme dans ses bras : ça ne s'apprend pas. (170)

La jeune femme, lors d'une rencontre avec sa mère, prend l'initiative de la rupture. Le narrateur comprend peu à peu que la vérité lui échappe, comme lui échappe toute emprise sur sa situation :

Ainsi rien ne s'était passé comme Marie me l'avait rapporté. (172)

Il apprendra aussi de sa mère que la demande de partage des revenus avec les métayers n'était qu'invention, mise à l'épreuve par Marie de son attachement à l'argent des propriétés :

– Vous avez parlé de Maltaverne ?

– Non, tout de même ! Elle n'a pas eu ce toupet, à part sa diatribe contre les grandes propriétés et contre les gros propriétaires.

– Je parie qu'elle s'est indignée des coupes de bois que nous ne partageons pas avec les métayers ?

Je posai la question d'un air détaché. Un peu en retrait, j'observais ce grand visage blême que la lampe éclairait et où ne se manifesta que de l'étonnement :

– Qu'est-ce que tu vas chercher ! Tu penses comme je l'aurais reçue si elle s'était permis... (173)

Il reste encore au narrateur à découvrir qu'il s'est aussi trompé sur sa mère, comme il s'est trompé sur « le pou », qu'il admire au matin dans la forêt, en train de se baigner : « ...moi qui l'avais vue dévêtue, je savais qu'elle était belle (...) » (p. 181).

Il découvre, après la mort tragique de la jeune fille, que sa mère aimait celle-ci, plus que lui-même, plus que son propre fils :

Je l'entendais sangloter pour la première fois de sa vie, sangloter d'amour.

– Je l'aimais, cette petite fille, comme je n'ai jamais aimé personne, pas même toi. (190)

Sa mère va jusqu'à l'accuser d'avoir, par sa haine, provoqué la fuite, puis la mort de la jeune fille dans le bois ; elle lui révèle un aspect de son comportement qu'il ignorait totalement : le pouvoir de nuisance de son mépris :

Si tu n'avais été qu'indifférent, comme c'eût été naturel d'un garçon de ton âge à l'égard d'une enfant, elle n'aurait pas songé à fuir, rien ne se serait passé, elle vivrait. (202)

La fin du récit enlève encore quelques certitudes au narrateur. Sa mère est vue différemment, elle-même touchée par l'épreuve de la mort de la jeune fille :

Ainsi maman était dépouillée jour après jour de toutes ses certitudes. Rien n'était vrai de ce qu'elle avait cru... (198)

C'est encore la négation qui scande la dernière étape du roman : le transfert de l'expérience amère de la vie en littérature, avec cette vision bourgeoise, quasi-notariale, de l'expérience à faire fructifier :

« Il faut que rien ne se perde » répétait-on aux enfants que nous étions, mais il s'agissait de morceaux de pain ou de bouts de chandelles. Maintenant, pour moi, ce qui ne devait pas se perdre, c'était ce que j'avais souffert et ce que j'avais fait souffrir, c'était cette petite fille immergée par son assassin dans le ruisseau qui ruissellerait en moi sous ses aulnes jusqu'à mon heure dernière, c'était cette mère écrasante et elle-même écrasée. Sur ce capital-là, il me faudrait vivre. (194)

Maintenant l'heure est venue pour moi de regarder en face et sans en mourir de honte cette tentation à laquelle je ne pourrai céder que lorsque maman ne sera plus là : qu'un livre broché à trois francs soit l'aboutissement de toute cette souffrance. (207)

Cependant il reste (contrairement à l'écrivain Mauriac) enfermé dans un pessimisme profond sur son avenir, ce que traduit d'une façon littéraire le curieux pastiche négatif de la fin de *L'Education sentimentale* :

« Il ne voyagea pas, il ne connut pas la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. Il ne revint pas, parce qu'il n'était pas parti... ». (154)

Il se voit d'ailleurs attaché pour toujours, mentalement, à son coin de terre. La tournure négative, comme souvent dans le livre, donne une emphase, une sorte de vibrato à l'expression, accordé à l'exclamation en incise, entrant en résonance avec le terme de la phrase, le « désespoir » :

Je ne peux pas abandonner cette terre, ces arbres, ce ruisseau, ce ciel entre les cimes des pins, ces géants bien-aimés, cette odeur de résine et de marécage qui est pour moi (c'est fou !) l'odeur même de mon désespoir. (113)

Dans ce récit, la négation exprime souvent des certitudes que la suite contredit, souvent liée à la recherche d'une vérité qui change selon les éclairages et les événements. C'est aussi un outil stylistique, par la profondeur des conflits énonciatifs, par le poids des mots négatifs, où *rien* fait écho à *tout* : la négation est dans le domaine des extrêmes.

2. Les négations dans *La classe de rhéto*, d'Antoine Compagnon.

Il s'agit encore d'un récit d'adolescence, cette fois une année de première comme interne dans un lycée militaire (Le Prytanée de La Flèche) en 1965. L'auteur, fils de général, est placé par son père dans cet établissement à la suite de la mort de sa mère. Ayant été élevé dans une ambiance très libérale, aux Etats-Unis où son père était en poste, il découvre un univers fermé, archaïque. La négation est la marque du manque, ressenti par le jeune homme, de ce à quoi il pouvait s'attendre. Contrairement à ce qui se passe dans le récit de Mauriac, le *je* cède souvent la place au *nous* de la classe :

Nous vivions comme si le monde extérieur n'existait pas. Nous ignorions quasi tout de ce qui se passait au-dehors, nous n'avions aucune idée des choses de la vie. Les premiers transistors n'avaient pas encore pénétré dans les dortoirs ; on ne recevait pas de journaux, sauf TAM, le magazine des forces armées...(59)

J'étais venu sans livres, pensant en trouver ici. Il n'y en avait pas. (...) Nous n'avions pas accès au téléphone. Il y en avait un seul au fond du poste de police, accroché au mur dans une cabine, où nous étions appelés dans les grandes circonstances... (60)

Il n'y pas seulement des manques, mais une véritable hostilité au monde extérieur :

De fait, aucune lecture n'était bien vue de notre encadrement, ni L'Express ni le moindre papier imprimé, à de rares exceptions près comme les romans de Cécil Saint-Laurent ou de Jean Lartéguy. (...) Coup sur coup, le Donald refusa de me signer deux livres que j'avais soumis à son nihil obstat et me les confisqua jusqu'à Noël... (...) « Pas de ces bougres de livres dans vos armoires, pas de mauvais journaux, pas de brochures surtout ; rien de la mauvaise presse » aurait pu clamer le Donald, s'il avait eu des lettres... (120)

Il comprend assez vite que leur encadrement, les militaires, traverse une crise morale profonde après la guerre d'Algérie. C'est encore la négation qui est l'outil principal illustrant la désillusion, la perte de sens de la vie militaire :

Or il ne me fallut pas longtemps pour découvrir qu'au moment où j'étais arrivé au bahut le moral de l'armée stagnait au plus bas, allait encore plus mal que je ne me l'imaginais, ce qui n'était pas sans inquiéter les autorités politiques. (35)

L'auteur décrit la perte de ses illusions sur la carrière militaire (*perdre* est un négatif lexical) :

J'avais perdu toutes mes illusions. Comme les jeunes gens parvenus à l'âge adulte après 1815, sous la Restauration, nous rêvions de gloire. Entourés de demi-soldes, nous découvrions que nous n'aurions pas l'occasion de la conquérir. (149)

Enfin le sentiment de ne pas être à sa place, à l'écart de la vie :

De ce séjour, personne ne se remettait, ou longtemps après, et encore. (85)

J'aurais voulu être ailleurs. La vie, c'était donc ça maintenant : je n'étais nulle part à ma place. (179)

L'épisode central du récit est la formation d'un groupe d'élèves révoltés contre l'institution : formant une sorte d'institution parallèle, un monde en négatif, construit par le préfixe négatif *anti-*, qui permet de former des expressions non seulement négatives, mais en opposition contraire :

Je n'en revenais pas. J'avais l'impression de brûler les étapes et de pénétrer sans préparation dans quelque chose comme l'antibahut. De même qu'il y a eu un antipape et un Antéchrist⁹, je voyais soudain le grand Crep's comme notre anticolonel et notre authentique chef de corps... (115)

Comme généralement, l'univers des *anti-* n'est cependant qu'une sorte de caricature imparfaite du monde réel. Cette révolte larvée va aboutir à plusieurs incidents, chahut qui tourne mal, puis bagarre entre élèves. Le meneur, ami proche du narrateur, est d'abord hospitalisé en psychiatrie puis exclu, comme quelques autres élèves, mais pas le narrateur, qui va cependant faire une terminale qui le détournera de la vie militaire.

Le récit fait des incursions dans la vie d'après, rencontres entre anciens élèves, nouvelles échangées. Comme souvent, peut-être plus dans ce cas parce que le monde fermé de cette adolescence entre hommes était absolument en porte-à-faux avec l'esprit de son temps, et encore plus étrange vu du futur, l'impression du narrateur, revenant sur son étroite amitié avec le grand Crep's, suggère lors d'une rencontre avec lui des années plus tard qu'il y avait dans leur camaraderie une relation amoureuse qu'ils ne comprenaient pas et qui les a aidé à traverser cette période. Les négations traduisent cette étrangeté, et leur absence de caractère sexuel :

– Nous nous comportions comme de petits imbéciles. Nous ne comprenions rien à ce qui nous arrivait. Nous n'avions aucune idée de la vie. (...) Nous délirions ensemble, mais ce délire était quand même préférable à la santé des autres.

(...) J'aurais bien ajouté : « C'est là ce que nous avons eu de meilleur », mais il n'y aurait vu que du feu et je ne souhaitais pas qu'il me prît au mot.

⁹ Malgré la graphie, *anté-* est bien issu du grec *anti-*, ici aussi.

« Mais il n'y a jamais rien eu de sexuel entre nous, répondit-il. Nous ne nous sommes jamais embrassés ; nous ne nous sommes jamais touchés. » (236)

L'allusion ci-dessus à la fin de *L'éducation sentimentale* est aussi un bilan sentimental de cette amitié, décrite comme un *délire* (mot que justifie aussi la fragilité mentale du grand Crep's) opposé à la *bonne santé* des autres. Cette « bonne santé » est toute relative, comme le montre la fin du récit. Longtemps après, le narrateur apprend que l'élève le plus zélé et discipliné de la classe (Damiron, surnommé La Borne) a assassiné sa famille.

Qu'est-ce qui lui est arrivé de si intéressant, à la Borne, après toutes ces années, pour que tu m'appelles enfin ?

– Tu ne le croiras pas, mais il a tué sa femme et ses enfants. »

Cette fois, ce fut moi qui restai coi. Je me ressaisis :

« Il était marié ?

– Oui, puisqu'il a tué sa femme. Les journaux en sont pleins. Il n'a pas supporté qu'elle veuille le quitter. (295)

C'était le plus « normal », aussi bien dans les relations avec l'autorité que dans la vie :

« Tout lui avait apparemment réussi, poursuivait Daru. Il avait fait une belle carrière, un beau mariage, de beaux enfants. Il avait pantouflé. Il gagnait bien sa vie dans la banque. Tout semblait aller au mieux. (296)

Mais cette normalité apparente cachait une fêlure, un déséquilibre:

Aurais-je dû en faire plus ? Insister – mais de quelle autorité ? – pour que Damiron fût soigné parce qu'il n'était pas normal qu'il fût si normal, pas raisonnable qu'il fût si raisonnable, parce qu'il lui manquait quelque chose, des sentiments, des émotions, une dose d'humanité, de pitié, de gratitude ? (299)

Comme le dit le narrateur, « Le plus fou n'est jamais celui que l'on croit » (299). Peut-on se remettre d'une telle éducation ? Les négations répondent : *X... ne s'en est jamais remis*, ainsi que la question qu'il se pose : *m'en suis-je remis ?* suivie d'un *non*. Le récit du narrateur vise donc explicitement, comme la parole dans la cure psychanalytique, à se délivrer de ce passé :

On avait acquis pour toujours une certaine dureté sentimentale, une certaine rigidité mentale, contre lesquelles il faudrait lutter sans cesse et pied à pied. Tous mettraient longtemps à se rétablir et beaucoup ne se rétabliraient pas. Damiron ne s'en est jamais remis ; le grand Crep's ne s'en est jamais remis. M'en suis-je remis ? Non, puisque j'ai dû passer par ce récit. (328)

La phrase suivante est incompréhensible sortie de ce contexte ; la négation *et non moi*, retour sur lui-même, exprime l'idée que quiconque parmi les élèves aurait pu dériver vers une forme de folie meurtrière :

J'aurais voulu comprendre pourquoi c'était lui qui était devenu un assassin, et non moi. (301)

3. Négations et dénégations dans *La force des choses* de Simone de Beauvoir, 1963.

C'est le récit en deux volumes des années qui vont de la Libération à la fin de la guerre d'Algérie. Des mémoires, qui suivent le fil du temps, parfois sous forme de journal, le plus souvent une réécriture de celui-ci. De cette chronique je ne retiendrai que quelques thèmes où la négation, explicite ou implicite, a une signification particulière.

Tout d'abord celui de l'objectivité face aux événements et à la politique. L'auteure a choisi son camp :

Aucune réticence ne gênait l'amitié que nous portions à l'U.R.S.S. ... (I, 16)

Sa sincérité ne fait aucun doute. A sa date de publication, la réalité de la dictature en Urss était loin d'être reconnue pleinement en France, malgré le rapport Kroutchev de 1956. Mais dès 1947¹⁰, lui parviennent des récits sur les réalités de la politique intérieure du régime soviétique. Sa réaction est typique de celles que décrit B.H. Lévy¹¹, à propos du révisionnisme minorant qui a cours actuellement en Russie :

Vous avez le trafic sur les mots, (...), vous avez la discutallerie sur les faits (...), le doute porté sur le nombre de morts, voire les raisons et les circonstances de leur mort – et, de nouveau, le phénomène se voit enveloppé dans une brume d'incertitude qui est la forme même de ce que nous appelons le négationnisme.

Ainsi, lorsqu'un journaliste américain en poste à Moscou lui rapporte (en 1948) ce qu'il a vu, elle met surtout en avant tout ce qui peut disqualifier ce témoin : son fanatisme proche de la déraison, son anticommunisme, ses propos à l'emporte-pièce :

L'Américain Louis Fisher, qui pendant plusieurs années avait été journaliste à Moscou et sympathisant envers les Soviets, prit la parole pour attaquer l'U.R.S.S. Il entraîna Sartre dans un coin et lui exposa les horreurs du régime soviétique. (...) Les yeux brillants d'un fanatisme égaré, il racontait à perdre haleine des histoires de disparition, de trahison, de liquidation, vraies sans doute, mais dont on ne comprenait ni le sens ni la portée. Il nous vanta en contrepartie les vertus de l'Amérique : « Nous détestons la guerre : c'est pour ça que nous envisageons de lâcher des bombes avant. » (I, 241)

La dénégation, dans la double restriction : « vraies sans doute, mais dont on ne comprenait ni le sens ni la portée » réduit à presque rien la portée du propos entendu.

Beaucoup plus tard lors d'un voyage en URSS en juin 1962, les camps sont de nouveau évoqués de façon très curieuse pour les lecteurs informés d'aujourd'hui, toujours avec minoration de la réalité du système concentrationnaire, comme l'indique la formule « des erreurs qui ne condamnaient pas le système » ; pouvait-elle réellement croire (il y a une incise, « paraît-il ») à la vision idyllique évoquée ? :

Les camps : la question était abordée sans réticence : (...). Beaucoup de détenus, nous a-t-on raconté, approuvaient le principe des camps, ils trouvaient qu'on avait eu raison d'y jeter leurs voisins : eux-mêmes avaient été victimes d'une erreur qui ne condamnait pas le système. Jusqu'en 36, paraît-il, les camps étaient vraiment des centres de rééducation : un travail modéré, un régime libéral, des théâtres, des bibliothèques, des causeries, des relations familiales, presque amicales, entre les responsables et les détenus. (II, 474)

Autre thème récurrent : la guerre d'Algérie (dans le 2e volume). Les phrases négatives portent sur le divorce constaté entre la majorité de l'opinion et ce qu'en pense le couple Sartre Beauvoir :

Nous avons d'abord détesté quelques hommes et quelques factions : il nous fallu peu à peu constater la complicité de tous nos compatriotes et dans notre propre pays, notre exil. Nous n'étions qu'un tout petit nombre à ne pas faire chorus. On nous traitait de défaitistes, (...) d'anti-français. Mais pourquoi aurions-nous été animés, Sartre et moi – pour ne parler que de nous – d'une rage anti-française ? Enfance, jeunesse, langage, culture, intérêts, tout nous rattachait à la France. Nous n'y étions ni méconnus, ni affamés, ni brimés d'aucune manière. (...) Notre isolement navré et impuissant n'avait rien d'enviable. (II, 89)

Le qualificatif *anti-français* qui apparaît dès 1956, d'abord comme étiquette attribuée par les autres, est ensuite revendiqué :

On m'avait traitée, parmi quelques autres, d'anti-française : je le devins. Je ne tolérais plus mes concitoyens. (...) J'avais aimé les foules : maintenant même les rues m'étaient hostiles, je me sentais aussi dépossédée qu'aux premiers temps de l'occupation. (II, 124-5)

¹⁰ Elle a lu le récit du transfuge Kravchenko (*La Chose Freedom*) aux USA, dès 1947 (lettre à Sartre du 30 mars 1947, rapportée dans l'édition des Mémoires de la Pléiade, p. 1455, vol. 1, note 12).

¹¹ B.H. Lévy, colloque « La seconde guerre mondiale dans le discours politique », Paris, 16 avril 2015, à propos de l'attitude actuelle du régime russe à propos de la grande famine en Ukraine dans les années 30.

Je ne supportais plus cette hypocrisie, cette indifférence, ce pays, ma propre peau. Ces gens dans les rues, consentants ou étourdis, c'étaient des bourreaux d'Arabes : tous coupables. Et moi aussi. « Je suis française. » Ces mots m'écorchaient la gorge comme l'aveu d'une tare. (II, 145)

La négation oppositive, *anti-française*, marque de dénigrement (au sens « antipatriote ») est alors revendiquée comme un refus d'ordre moral et politique.

Le divorce d'avec la France réapparaît violemment à l'automne et l'hiver 1961 ; la négation agrandit son objet, sa cible, au monde entier :

De nouveau je détestais tout, ce pays, moi-même, et le monde. Et je me disais que les plus belles choses – et pourtant je les ai aimées, j'en ai vécu – somme toute ne le sont pas tellement ; on touche vite le plafond ; seul le mal débouche sur l'infini ; on aurait pu faire sauter l'Acropole et Rome et toute la terre, je n'aurais pas levé un doigt pour l'empêcher. (II, 431)

Autre thème, celui de la réception mouvementées de l'essai sur les femmes : *Le deuxième sexe* (1949), suscite des oppositions parfois violentes. Le passage qui suit montre en les juxtaposant l'incohérence des réactions hostiles, qui se contredisent, et le fossé facilement franchi de la critique du texte à l'attaque de son auteur :

En novembre, il y eut une nouvelle levée de boucliers. Les critiques tombaient des nues ; il n'y avait pas de problème : les femmes étaient de tout temps les égales des hommes, elles leur étaient à jamais inférieures, tout ce que je disais, on le savait déjà, il n'y avait pas un mot de vrai dans ce que je disais. (...) J'étais une « pauvre fille » névrosée, une refoulée, une frustrée, une déshéritée, une virago, une mal baisée, une envieuse, une aigrie bourrée de complexes d'infériorité à l'égard des hommes, à l'égard des femmes, le ressentiment me rongait. (I, 262)

On trouve aussi, dans ces mémoires, des réflexions plus personnelles sur son rapport à la littérature, ou sur des thèmes où la négation apparaît fréquemment, comme l'expérience de la mort. La littérature n'est pas un absolu, remplaçant le sacré :

Je n'avais jamais cru au caractère sacré de la littérature. Dieu était mort quand j'avais quatorze ans, rien ne l'avait remplacé : l'absolu n'existait qu'au négatif, comme un horizon à jamais perdu. (I, 71)

La présence de négations dans le bilan présenté comme positif de sa vie peut surprendre : « je n'envie personne ». Il faut y voir une réaction de défense – ce que marque la négation « il faut ne rien comprendre » – contre cette grande part de la société française qui rejetait à la fois son œuvre, ses prises de position et son mode de vie :

Le fait est que je suis écrivain : une femme écrivain, ce n'est pas une femme d'intérieur qui écrit mais quelqu'un dont toute l'existence est commandée par l'écriture. Cette vie en vaut bien une autre. Elle a ses raisons, son ordre, ses fins auxquels il faut ne rien comprendre pour la juger extravagante. (...) . En tout cas, me retournant vers mon passé, je n'envie personne. (II, 495)

La mort, celle des autres d'abord, comme celle de Camus en 1959 la conduit à évoquer en termes forts « l'impossible expérience » du néant, de l'absence, en quelque sorte intériorisée. La négation signale l'évidence de la disparition d'un être dans le temps présent : « cette matinée, il ne la voit pas ». C'est aussi la prise de conscience du néant, pour soi-même : « j'étais passée du côté où il n'y a rien » :

Au réveil, j'ai pensé : « Cette matinée, il ne la voit pas. » Ce n'était pas la première fois que je me disais ça ; mais chaque fois est la première.

(...)...loin d'avoir quitté le monde, Camus, par la violence de l'événement qui l'avait frappé, en était devenu le centre et je ne voyais plus que par ses yeux éteints ; j'étais passée du côté où il n'y a rien et je constatais, stupide et navrée, les choses qui continuaient d'être alors que je n'y étais plus ; tout le jour, je chancelai au bord de l'impossible expérience : toucher l'envers de ma propre absence.

(II, 277-78)

La sienne est évoquée comme un processus déjà commencé, qu'on ne prévoit pas, transformation d'une « présence » à « rien » :

La mort n'est plus dans les lointains une aventure brutale (...) elle a déjà commencé. Voilà ce que je ne prévoyais pas : ça commence tôt et ça ronge. Peut-être s'achèvera-t-elle sans beaucoup de douleur, toute chose m'ayant quittée, si bien que cette présence à laquelle je ne voulais pas renoncer, la mienne, ne sera plus présence à rien, ne sera plus rien et se laissera balayer avec indifférence. (II, 506)

La succession des « jamais plus » marque ce processus de perte de la vie :

(...) Oui, le moment est arrivé de dire : jamais plus ! Ce n'est pas moi qui me détache de mes anciens bonheurs, ce sont eux qui se détachent de moi : les chemins de montagne se refusent à mes pieds. Jamais plus je ne m'écroulerai, grisée de fatigue, dans l'odeur du foin ; jamais plus je ne glisserai solitaire sur la neige des matins. Jamais plus un homme. Maintenant, autant que mon corps mon imagination en a pris son parti. Malgré tout c'est étrange de n'être plus un corps. (...) (II, 506)

Comme l'assurance que rien « ne ressuscitera » :

...cet ensemble unique, mon expérience à moi, avec son ordre et ses hasards (...), toutes ces choses dont j'ai parlé, d'autres dont je n'ai rien dit – nulle part cela ne ressuscitera. Si du moins elle avait enrichi la terre ; si elle avait engendré...quoi ? une colline ? une fusée ? Mais non. Rien n'aura eu lieu. (...) (II, 508)

4. Négation et autodénigrement, dans *A défaut de génie* de François Nourissier (2001).

La négation est déjà dans le titre, mais suppose une contrepartie positive : « je n'étais pas un génie, mais.. ». Le livre est une récapitulation de la vie d'écrivain de l'auteur, de ses amitiés littéraires (notamment Aragon), et il est rythmé par de courts chapitres où il décrit les avancées de sa maladie : Miss P. (pour Parkinson) qui l'enserme peu à peu dans ses filets. Les négations sont massivement utilisées dans des contextes de dénigrement de soi, accompagné et mêlé d'une forme de fierté de bon travailleur des lettres.

Ici aussi, on se limitera à quelques thèmes où figurent des négations, qui témoignent d'un regard sans complaisance de l'auteur sur lui-même.

Ainsi de la réussite littéraire. Il voit dans « la colère de n'être rien » la source de sa vocation :

Sans doute, à l'origine de mon intention littéraire (...) trouvait-on le désarroi de me découvrir si piteux, puis, tout de suite après, la volonté de le cacher. Rage et désir de camoufler : tels sont les premiers élans. Humiliation (...) et imposture. L'expression littéraire, qui prenait source dans la colère de n'être rien, devenait ensuite maquillage, art de dorer la pilule. (29)

Les débuts de sa carrière sont marqués par polémiques (« je n'aime personne ») et trahisons :

Je n'aime alors personne et personne ne m'aime. Je me suis éloigné de tous mes ports. Moi le mouton, je me suis fait, au jugé, une tête de loup. Mais une tête de loup, c'est aussi un balai : je balaie. Je suis infidèle à toutes mes vies. Je trahis qui m'a aidé à trahir. Je n'ai plus de complices... (19)

Il dresse de lui un portrait mitigé (le mot *faux* est caractéristique) :

Fréquent second, élégant dans le loupage, héros de conduites exemplaires mais oubliées au moment des fêtes de la Victoire (...) ne suis-je pas – faux mince, faux Lorrain, faux jeton – une sorte de Français étalon ? (96)

La postérité est un leurre. La question le taraude, de n'être plus « au goût du jour ». L'interro-négative « ne suis-je pas périmé ? » oriente vers une autre image de déchéance :

Mauvaises mœurs, bonne conscience : véritable forteresse. Me fussé-je fait une esthétique de ce genre-là que je serais inexpugnable. Au lieu de quoi je me consulte, je me tâte : sans espérer me mettre au goût du jour, ne suis-je pas périmé ? Ou un fruit : la comparaison avec un fruit me plairait davantage. Je suis tombé de l'arbre, c'est mauvais signe. Mûr, soit, mais blet, tavelé ? On entend les voix : « N'y mordez pas, les vers s'y sont peut-être mis... » (367-8)

Seul réconfort, il constate qu'il n'est pas le seul écrivain que la postérité va oublier :

Je me remémore *mes* disparus et la modestie de leur survie m'étonne. Je les choisis de ma catégorie, au hasard, comme viennent les noms et les visages. Aucun n'est « encore plus grand mort que vivant », etc. Aucun n'a laissé derrière lui une ombre plus longue que n'était son corps.

Il faut s'attendre à ne laisser rien. Quelques livres ? Jaunis et oubliés en deux ans, même des fidèles. Autre thème, la maladie. La négation est ici une protection assumée :

Je n'ai pas feuilleté le Larousse médical. Je n'ai pas posé de questions aux neurologues. Je n'ai pas lu les articles de vulgarisation que de bonnes âmes m'ont envoyés. Je n'ai rien cherché à savoir sur l'évolution de cette « évolutive »—là. (...). J'ai imposé à la maladie un cordon sanitaire : elle me bouffera ignorant, sourd, aveugle. J'ai fait preuve d'une lâcheté presque absolue. La lâcheté est ma seule arme, ma seule stratégie. (215)

Il en résulte l'éloignement de la vie: « On ne m'entend plus » :

Peu à peu je me retire de la vie sociale, professionnelle, familiale. On le remarque à peine. (...) On ne m'entend plus. Autre façon de le dire : plus je deviens sourd, moins on m'entend. (...) Ne pas entendre ni me faire entendre, c'est une autre façon, discrète, de m'éloigner. (216-217)

Au total, le livre développe une vision très pessimiste du monde. En témoigne cette apologie du silence :

La plupart des paroles ne valent ni d'être dites ni d'être écoutées. L'usage de la parole est un perfectionnement discutable de la machine humaine. (713)

Les phrases négatives décrivent un homme « néantisé » et il ne s'agit pas là seulement de la maladie.

Au miroir, je ne suis pas l'homme qui a perdu son ombre : j'ai gardé l'ombre mais j'ai perdu l'homme. je suis une ombre portée que plus aucune réalité ne porte. Ou alors portée sur le ricanement. (...)Petit à petit, à travers les années, les échecs, les coups gagnants (...), j'avais conquis ou aménagé un certain espace. Y régnait une image de moi. Une illusion de moi. Je ne reconnais plus celui que j'ai cru être. Et si je ne suis pas celui-là, qui suis-je ? Personne. Le miroir est vide. (804-805)

La destruction est en lui. Le thème « je ne suis personne », fréquent dans la littérature, décrit sa situation. Peut-être a-t-il vécu trop longtemps. Le dernier chapitre intitulé « Ouste ! » décrit ironiquement et non sans cruauté l'attitude de son fils, vue comme un reproche d'être encore en vie :

(Son fils) « Ça ne te tente pas, un peu de repos ?... » (...) Quand il repère une défaillance, il paraît redécouvrir un vieux forfait bien enterré, il prend un air rêveur, souriant – non, je cherche la formule juste : *indulgent*. C'est cela. Il ne m'en veut pas de m'obstiner à survivre. De n'avoir pas su calculer mes annuités, mes prestations, ni prévoir la date de mon départ. (863)

5. Pour conclure

Les emplois des négations dans les récits à la première personne, lorsqu'ils échappent à la contrainte prosaïque de description événementielle, ont tendance à figurer dans les mêmes domaines : ceux du manque, de l'insatisfaction, de la perte, du doute, et en définitive de la mort. Les quatre textes examinés plus en détail en témoignent, chacun avec ses particularités : le roman de Mauriac, dans lequel le narrateur adolescent, empêtré dans ses fausses certitudes, cherche une vérité qui se dérobe ; le récit plus collectif d'Antoine Compagnon, où un groupe d'adolescents vit une éducation en décalage complet avec son époque, éducation vue après coup comme monstrueuse, où la révolte apparaît comme un réflexe salutaire ; la tranche de mémoires de Simone de Beauvoir, personnage en rupture

avec l'idéologie dominante, conventionnelle, colonialiste, sexiste, de la France de son temps, confrontée également au vieillissement et à la mort ; enfin le livre en forme de bilan de François Nourissier, où alternent fierté et autodénigrement, et dans lequel la négation paraît liée plus étroitement à la thématique de la disparition progressive dans la maladie et la perte de toute vie sociale. La négation n'est pas pour autant toujours aussi liée au négatif. C'est aussi la négation qui donne à certaines phrases de Mauriac une force sans pareille, qui les fait vibrer dans le récit par la profondeur de sentiments qu'elle suggère. C'est encore la négation qui signifie le refus, la révolte des élèves de l' « anti-bahut », ou encore l'étiquette insultante, chez Beauvoir, d' « anti-française » reprise comme un étendard de la pensée libre. Marque ambiguë, la négation est un outil polyvalent, polysémique, dont on n'a pas fini d'explorer les effets sur le sens.

Editions des textes étudiés :

Simone de Beauvoir, *La force des choses*, Gallimard, 1963 (I : *Le livre de poche*, 1963 ; II : *Folio*, 1963, 1973)
 Antoine Compagnon, *La classe de rhéto*, Gallimard, 2012
 François Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, 1969 (Garnier-Flammarion, 1982)
 François Nourissier, *A défaut de génie*, Gallimard, 2000 (Folio, 2001)

Bibliographie

Bergson, Henri, 1957, *L'évolution créatrice*, Paris PUF.
 Ducrot, Oswald, 1984, *Le dire et le dit*, Paris Minuit.
 Ey, Henri, 1950, « Délire des négations », in H. Ey, *Etudes psychiatriques, aspects sémiologiques*. Tome 2, Paris Desclée de Brouwer, 427-452.
 Forest, Robert, 1992, « L'interprétation des énoncés négatifs », *Langue Française*, 94, 35-47.
 Frege, Gottlob, [1879-1925] 1971, *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris Le Seuil.
 Freud, Sigmund, 1925, *Die Verneinung*, Trad. française Capèle-Mercadier, consulté sur internet, mai 2015.
 Givón, Talmy, 1978, "Negation in Language: Pragmatics, Function, Ontology", in P. Cole, (éd): *Syntax and Semantics*, vol. 9: *Pragmatics*, New York Academic Press, 69-112.
 Horn, Laurence R., [1989] 2001, *A Natural History of Negation*, Stanford CSLI Publications.
 Mœschler, Jacques, 1991, « Les aspects pragmatiques de la négation linguistique : acte de langage, argumentation et inférence pragmatique », *Travaux du centre de recherches sémiologiques*, n°59, Université de Neuchâtel, 103-138.
 Muller, Claude, 1991, *La négation en français*, Genève Librairie Droz.
 Muller, Claude, 1992, « La négation comme jugement », *Langue Française*, 94, 26-34.
 Muller, Claude, 1994, « La négation comme jugement : une application aux interro-négatives », *Linx*, n° spécial, *La Négation*, 205-221.
 Muller, Claude, 2016, La négation : le « côté obscur » de la référence, effets pragmatiques et conséquences grammaticales, in : E. Hilgert, S. Palma, P. Frath, R. Daval (Eds), *Res per nomen V, Négation et référence*, Epure (Presses de l'Université de Reims), 121-137.
 Wittgenstein, Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophique*, suivi de *Investigations philosophiques*, Paris Gallimard.
 Wittgenstein, Ludwig, 1969, *Philosophische Grammatik*, traduction : *Grammaire philosophique*, 1980, Paris Gallimard.